

Harmonie de bruns et de bleu pâle, Château-Gaillard En traversant les Andelys



La citadelle de Château-Gaillard se dresse, formidable.
© Gérard Beautru



La courbe de la Seine a cette ampleur, cette solennité qui annoncent déjà la majesté du site.

De loin les falaises crayeuses se découpent sur un fond sombre de verdure semblent autant de citadelles éblouissantes, épousant le cours du fleuve, abolissant le cœur des ans. Le pont traversé, la citadelle de Château-Gaillard se dresse, formidable, mais ne surprend pas – comme si l'on savait que des châteaux-falaises imaginaires, devait se détacher la silhouette à peine plus réelle de cette gra-

vure historique incarnée dans le paysage. Il faut d'abord être saisi par cette image, puis l'oublier en traversant Les Andelys, en gagnant le château par la côte qui l'efface. En haut, une autre image vous attend, tout aussi saisissante. Gardienne de la vallée, la forteresse ne se détache plus de la colline, mais donne à tout le décor alentour un parfum de passé.

Pourquoi "Les Andelys" ?

- Parce que deux communes les ont formés : Le Grand Andely fut une ville romaine un centre culturel et religieux. Le Petit Andely, autrefois village de pêcheurs de la Seine est né au Château Gaillard. Le blason des Andelys retrace bien ce passé puisque deux blasons sont réunis en un à la Révolution. La devise est révélatrice : *Fecit Ultraque Unum* (les deux ne font qu'un).
- **Office de tourisme et syndicat d'initiative**
rue Philippe Auguste, BP 242
27702 Les Andelys Cedex
Tél./fax : 02 32 54 4193

C'est un matin de début mars

L'air est encore très frais, mais un jeune soleil efface peu à peu la brume. Les branches nues sont encore d'hiver, et d'hiver les croisements des corbeaux. Ils se posent en bande sur une pente herbeuse, en face du château. De leurs conciliabules montent des idées de peste et de trahison. Ils sont comme chez eux dans la violence macabre des combats médiévaux. Mais ils s'envolent vers d'autres rapines et la solitude absolue de ce décor étrange se fait à la fois plus douce et plus prenante. Une harmonie de bleu pâle et de bruns marie le ciel presque printanier à la nature encore hivernale. De la ville monte un rumeur lointain qui souligne le silence en contrepoint. De minuscules sentiers sillonnent les pentes qui mènent à

"Aucun touriste n'est venu troubler ma petite balade en amnésie mineure"

Pourtant le paysage est si paisible, dans les encadrements de pierre. Des péniches processionnent lentement sur la Seine ; dans la courbe vers Rouen, leur sillage épouse si docilement le méandre du fleuve qu'elles paraissent indissolublement liées au décor, comme sur ces anciennes gravures d'école où chaque chose semblait arrêtée dans le temps. Au-delà de la Seine, près des sablières, d'autres pièces d'eau morte prolongent l'idée de miroir et d'immobilité.

Je m'assois sur un banc, au bout du promontoire, à la proue du château. C'est

la citadelle, et retrouvent la craie de la falaise. Quel décor extraordinaire pour des jeux d'enfants, des embuscades simulées, des attaques factices ! Car toute cette forteresse vue de loin ressemble presque trop à l'idée qu'on se fait d'une forteresse pour qu'on y croie tout à fait. Il faut s'approcher davantage pour éprouver avec le poids des murs la présence réelle du passé. Des noms se réveillent, de Richard Cœur de Lion à Jean sans Terre et Philippe Auguste. Les arches creusées dans la pierre sont autant de regards tragiques. L'idée de siège, de défense, de famine et de mort plane tout à coup. L'histoire n'est plus une abstraction rassurante, Château-Gaillard n'est plus la seule citadelle censée barrer au roi de France la route de Rouen. Il y a plus de huit cents ans, les troupes de Philippe attaquaient ce bastion d'une Angleterre normande. Huit cents ans : un espace de temps immense et familier, comme la vallée même. La guerre était sans doute un peu plus crue, mais les hommes faisaient la guerre, et les hommes n'ont pas changé.



Avec le poids des murs la présence réelle du passé
© Christian Letourneur

bien d'imaginer qu'on pourrait vivre dans l'île minuscule en contrebas. Une maison s'y dresse ; une barque renversée ébauche l'idée d'un transit tranquille et d'un autre âge, des rives du présent à l'île du temps suspendu. La matinée se creuse, penche vers l'heure un peu plus vague de midi. Aucun touriste n'est venu troubler ma petite balade en amnésie mineure. Avant de m'en aller, je jette un dernier regard sur Château-Gaillard : derrière les broussailles blondes, le donjon compact, les pans de pierre préservés tiennent sous l'apparence du silence un curieux langage d'arrogance et de blessure mêlées. L'herbe rase évoque à la fois la France et l'Angleterre, rapproche quelque part les rêves de Philippe Auguste et ceux de Richard Cœur de Lion. Le fleuve coule. ■

Philippe Delerm

L'auteur

Philippe Delerm est enseignant et vit en Normandie. C'est là qu'il a trouvé un rythme de vie qui lui a donné le temps et l'envie d'écrire. Il se définit comme l'écrivain des petits riens. Ses livres, dont certains ont été traduits en 26 langues, sont composés de textes courts. Il a notamment publié *"La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules"* et *"La sieste assassinée"* Ed. L'Arpenteur, une collection Gallimard.

C'est avec son aimable autorisation que nous publions cet extrait de *"Les Chemins nous inventent"* aux éditions Stock, livre de poche n° 14584.

- **Province : Normandie**
- **Département : Eure**
- **Coordonnées Michelin : 55 - 17 - 9 - 1**

"Brevet des provinces françaises : brevet permanent des plus beaux sites de France, organisé par la FFCT, avec parcours libre au choix du participant. (Voir Guide du dirigeant, page 87).